

Un coup d'oeil en arrière : à propos de la toilette des dames : IV

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: Article

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band (Jahr): 23 (1885)

Heft 45

PDF erstellt am: 13.05.2024

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188921>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un coup d'œil en arrière
à propos de la toilette des dames.

IV

Nous avons parlé de la coiffure des dames romaines, mais nous n'avons encore rien dit de la robe, l'une des parties importantes de la toilette. Il y avait à leur service tout un bataillon de femmes de chambre, divisées par groupes qui, à certain signal, se succédaient auprès de leurs maîtresses. Mais il fallait être exact ; la patience n'était guère la vertu dominante de ces dames. Aussi les entendait-on souvent s'écrier d'un ton d'autorité : « J'ai déjà fait claquer mes doigts et personne n'est venu ! »

Il faut dire ici que la sonnette n'était pas en usage pour appeler, mais qu'on frappait dans ses mains ou qu'on faisait claquer ses doigts, comme cela se pratique encore aujourd'hui en Orient.

Les robes étaient serrées dans de belles armoires d'ébène ou de bois de senteur, ce qui a fait dire à Sénèque, en parlant des coquettes de son temps, qu'elles semblaient sortir de leurs buffets.

La toilette de caractère était la longue tunique blanche, qui datait des premières années de la république et en avait, en quelque sorte, conservé l'austérité. Fixé au corps par une ceinture, ce vêtement retombait majestueusement jusqu'à terre, enveloppant toute la personne dans ses nombreuses draperies. Une femme de mœurs légères n'eût point osé porter cette tunique ; c'était une toilette trop respectée, trop sérieuse. Les femmes un peu petites l'affectionnaient tout particulièrement, car, tombant très bas, traînant souvent comme une robe à queue, la tunique avantageait la taille.

Les jeunes filles portaient une espèce de tige à forme carrée, ou une tunique à ramage, semée de pourpre et d'or. A ce vêtement s'ajoutait un pardessus ; tantôt c'était le *peplum*, véritable châle, croisant par devant et s'attachant par un camée, tantôt le *pallium*, dont la forme rappelait un peu celle de nos paletots.

Nous ne pouvons citer tous les genres de robes de cette époque ; mais nous dirons en passant que plusieurs dames avaient une préférence marquée pour la robe appelée *pluma*, à cause de la grande légèreté de son tissu ; c'était la robe qui laissait le mieux apprécier la jambe bien faite.

Le *cothurne*, chaussure aux gracieux enlacements, constituait aussi une vraie réclame en faveur de la jambe bien tournée.

Les dames romaines aimaient passionnément les bijoux ; cela allait si loin qu'on cite des bracelets façonnés en serpent d'or massif, qui pesaient 8 et 10 livres.

Les femmes poussaient l'étrangeté du luxe jusqu'à porter des bagues aux orteils. Elles s'attachaient jusqu'à trois et quatre grosses perles à la même oreille ; quelques-unes même s'amusaient à orner de boucles d'oreille les poissons de leurs viviers, pour le seul plaisir de les voir nager dans cet accoutrement en faisant miroiter ces bijoux dans l'eau !

Avouez, messieurs, que nos dames d'aujourd'hui sont encore bien modestes.

Déception.

Une demoiselle allemande, fort riche, mais dont la beauté laissait à désirer, voyait les ans s'amasser sur sa tête. Imitant les Américaines, elle fit insérer dans divers journaux l'intention qu'elle avait de se marier. Plusieurs prétendants se présentèrent. Une correspondance qui dura un mois s'établit avec l'un d'eux ; d'un commun accord un rendez-vous fut donné dans une station de chemin de fer.

Afin d'éviter tout quiproquo, la dame adresse une dernière lettre au prétendant, ainsi conçue : « Monsieur, je vous remets ici un petit échantillon de la robe que je porterai, cela afin qu'il n'y ait pas d'hésitation de votre part. »

L'heureux jour arrivé, Madame prend place dans un coupé ; la locomotive s'arrête, et la future épouse descend remplie d'une bien légitime émotion. Elle se promène une heure, deux heures ; personne ne s'approche. Elle consulte la correspondance et constate que c'est bien le jour, l'heure, la ville du rendez-vous. Enfin, après un demi-jour d'attente, un siècle pour elle, elle remonte en wagon les yeux pleins de larmes.

Qui peut donc avoir empêché son futur d'arriver ?

Cependant, toujours inconsolable, elle ne savait quelle décision prendre, lorsque, deux jours après, elle reçoit une lettre dont elle reconnaît l'écriture. Oh bonheur ! Elle déchire fiévreusement l'enveloppe et trouve un billet contenant ces mots :

« Mademoiselle, votre petit échantillon m'a beaucoup plu, mais... pas la pièce. »

L'infortunée en est tombée malade.

On prédzo onco bon.

Tot pào resservi dein stu mondo ! Quand lè dzeins sont dégottà d'oquiè et que lo mettont à rebut, y'ein a dâi z'autro qu'ein font l'ao büro, tot coumeint on tsin que sè reletsè lè pottès avoué on où iò on a dza tot rondzi. Quand lè monsus ont dâi z'haillons que ne sont pequa à la mouda, lè baillont à l'ao domestiquo, qu'ein font l'ao ballès demeindzès, et quand clliào vòlets lè z'ont prào portà, cein ressaï onco po l'ao petits fràrès, après que la tailleusa a recosu cauquies botons, repétassi cauquies pertes et fé onna pince, après quiet cein est onco gros bon po lo patâi.

Eh bin ! l'est dè tot dinsè, tant quiè mémameint âi prédzo dâi menistrès ; kâ vo sèdè que lè menistrès dussont recordà po bin prédzi et que l'écrisont l'ao prédzo po lè poâi repassà. Ora, clliào qu'ont bouna teta et que lè pàovont débliottà sein quequelhi, lè recitont coumeint ne recitâvi lo catsimo dein lo bon vilhio teimps, tandi que clliào que sont du po appreindrè, preignont l'ao paletta avoué leu et lè liaï-sont du su la chère, que cein vaut oncora mi què dè barbottà et dè crotsi, s'on n'est pas bin su.

Ora, y'avâi dein lo teimps, et petètrè que l'est adé dinsè oreindrâi, dâi menistrès qu'aviont duè tètès dè prédzo : onna tètse po lè coumenions, tsallanda, lo bounan, la dama, pâquie et lo djonno, et on autra tètse po lè z'autrès demeindzès, et quand dévessont prédzi, pregniont per dézo la tètse lo dècando po sè recordà on bocon, et remettiont dessus apres lo prédzo, que cein fasâi on espèce dè calendrier perpé-